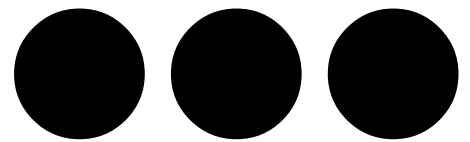
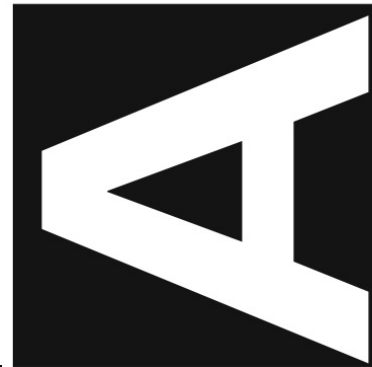


Le nouvel ATIL



Embras(s)er
la vie

► Poésie
sans foi ni loi

► De l'enfer
au paradis

► Paris, jeu
de l'oie

► Route
des vins

1^{er} semestre
2025

MARCHANDS DE PROSE (ET D'ALLUMETTES)

Les coupeurs de feu sont, dans nos régions, ces magnétiseurs qui stoppent les brûlures et les empêchent de s'étendre dans le corps ; et s'il y avait, chez les artistes, le contraire : des « brûleurs de feu » ? Qui attisent le feu, propagent la sensation de brûlure intérieure, et permettent ainsi à l'esprit, et au corps, de se régénérer ?

A tous ceux, et ils sont nombreux chez les libraires et les éditeurs, qui souhaitent voir les livres remboursés par la sécurité sociale, on recommanderait plutôt de souscrire une assurance incendie. La flamme est au programme de ce premier semestre 2025, et nourrit son jet de contestations contre les institutions...

Si Alex Tamécylia brûle le patriarcat, et Thomas Terraqué son école, c'est au nom de valeurs simples : la liberté ; le respect de soi ; l'innocence : celle d'Obi, le « golmon » de son collègue, ou d'Alex, « poétasse » parmi les « poétasses ». Si Aden, le héros du premier roman d'Olmo, préfère se laisser traverser par les accidents de la vie, renoncer au couple bourgeois, c'est au nom du *duende* qui dédouble le réel en lui permettant de vivre deux vies en même temps. Mettre le feu, disparaître dans les flammes, plutôt que de se compromettre et se corrompre. *Sauve qui peut (la vie)*, écrivait Godard s'il ne l'avait déjà filmé.

Sur ces cendres renaissent des armes essentielles au catalogue : la poésie, qui donne son rythme et sa forme à nombre de nos textes ; l'ironie, qui guide leurs auteurs ; et l'humour qui les nimbe. Alex Tamécylia puise aux sources de la culture pop (blagues, dessins animés, séries TV) pour nourrir son pamphlet, faisant rimer radicalité et poésie, critique sociale et second degré. Thomas Terraqué transforme un stylo 4-couleurs en objet fétiche d'une épopée nihiliste farcie d'ironie. Olmo ouvre la brèche de nos certitudes pour que s'y engouffrent mystique et philosophie. Noël Herpe, enfin, qui ne brûle que ses propres souvenirs, couronne ce programme d'une performance perequienne en faisant du plan de Paris le support d'un jeu de l'oie immobilier.

Conclusion ? *Le nouvel Attila t'encourage à brûler ta bibliothèque quitter ton éditeur tuer tes lecteurs pratiquer le piratage détruire le système de diffusion-distribution mettre à bas les centres de pilon et devenir livreur Amazon.* ♦ Benoît Virot

Alex Tamécylia Rire est le propre du queer

- Vous qui entrez ici... 4
- Ta lune en salope 5
- Alex Tamécylia par elle-même 6

Thomas Terraqué L'école est finie

- Du tableau noir, table rase 9
- Puissance quatre 10
- L'enfance met le feu aux poudres 11
- Quelques cas d'école atypiques 12
- Test : quel prof êtes-vous 14

Olmo L'insoutenable transparence de l'air

- Trafic d'âmes 16
- Visa pour la double vie 17
- L'écrivain et ses doubles 19

Noël Herpe de particulier à particulier

- Ça déménage 21
- Tentative d'épuisement... 22-23

Si tu viens c'est bien 24



Photographie Ron Lach

A close-up portrait of a woman with a very short, buzzed blonde haircut. She is looking directly at the camera with a neutral expression. Her right hand is resting against her cheek, with her fingers slightly curled. She is wearing a dark green sleeveless top. The background is a solid magenta color with a pattern of dark, irregular shapes. The lighting is soft, highlighting her facial features.

Photographie Bénédicte Roscot

Alex Tamécylia

Rire est

le propre du queer

Vous qui entrez ici, retrouvez l'espérance

Chloé Delaume signe la préface d'un essai radicalement à contre-courant.

**Les féministes
t'encouragent
à quitter
ton mari, Alex
tuer Tamécylia
tes enfants,
pratiquer
la sorcellerie,
détruire
le capitalisme
et devenir
trans-pédé-
gouine** le nouvel attila

Alex Tamécylia ●

Le féminisme t'encourage
à quitter ton mari tuer tes
enfants pratiquer la sorcelle-
rie détruire le capitalisme et
devenir trans-pédé-gouine

160 p. 11€

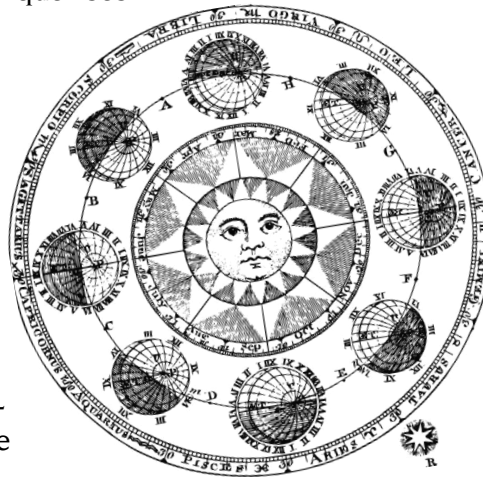
Sortie le 10.01

Peut-être que c'est un cri. Mais le souffle qui le porte s'avère tellement puissant qu'il pulvérise autant qu'il galvanise. Une tendresse radicale, une ironie jouissive ; le goût du vitriol et de la lucidité. Un cri capable de transmuter la colère en gestes qui déconstruisent et en éclats de rire. Articulant sa charge autant que ses réflexions dans une langue inventive, corrosive, poétique et frontale à la fois.

Parce que c'est plus qu'un cri, c'est un essai-poème, qui, par sa forme hybride, vivace et fragmentaire, pique embrase et embrasse, de l'intérieur, féminismes et queerness. Alex Tamécylia pose son regard et ses mots sur des oppressions et des luttes, s'empare des questions de classes, de genres, d'adelphités et de révoltes situées. Si ielle partage la rage et l'humour de Valérie Solanas,

comme la pensée de Monique Wittig, sont aussi convoquées Virginie Despentes et Wendy Delorme, tout comme l'est Océan.

Ainsi, par habile jeu de citations, l'auteurice démantèle les stéréotypes, y compris ceux des milieux militants. Face à ce texte aussi impressionnant que révolutionnaire,



Pictogramme : Gordon
Johnson de Pixabay.

une

modification profonde de nos certitudes s'opère, jusqu'à la prise de conscience salvatrice. Et si pour abolir définitivement la domination de l'hétéropatriarcat et son cortège d'us et coutumes asservissants, nous devenions toustes transpédéegouine ? ◆

Ta lune en salope. Pages banales.

© Photographie de Ron Lach



Ce texte est d'abord un titre, tiré d'une phrase du télé-évangéliste américain Pat Robertson (1930-2023). Plutôt que de la reléguer aux oubliettes de la caricature, Alex Tamecyliia la prend au mot. Et si dans cette phrase se logeait un programme à appliquer ? Et si ce programme dessinait non le pire, mais le plus souhaitable ? Alex Tamecyliia choisit de considérer cette phrase pour ce que, dans une tout autre bouche, elle serait : une invitation à penser une version queer et radicale de notre existence.

Le ton est donné, la structure aussi. L'auteure découpe la déclaration en petits tronçons et les examine, les uns après les autres. Elle va définir, retailer, nuancer ou non, construire autrement, en s'appuyant sur sa vie et parfois peut-être, la nôtre. Sans jamais s'interdire l'excès, s'il permet de rire franc ou jaune et de se regarder en face.

Ce texte est un examen de conscience, drôle et court, il fracasse, percute... nous rattrape : le tutoiement nous tient ferme par la main, à mesure que le texte oblige à réexaminer des fantasmes rebattus à propos du féminisme dont peut-être qui sait, un jour, nous avons pu nous faire le relai.

Nous cheminons et disséquons en plus de nous-même, une espèce décrite comme un personnage qui s'invite sans ménagement ni carton : le mecis-hétéro

L'essai a pour ambition d'apporter « les pages banales qui manquent au matrimoine littéraire ». De fait, on reconnaît des situations et des tournures de langue, des formules empruntées à des conversations quotidiennes, numéro de stand up ou horoscopes parodiés.

Nous rendons grâce au ton incendiaire/ aux notes de bas de page savantes ou farfelues/ aux chiffres clefs / aux lectures conseillées pour après/ à la poésie érotique / de ce texte qui distille son supplément de joie *banale* et de fantasque ordinaire dans l'ordre de la pensée féministe. ◆

CAMILLE ANCEL

Alex Tamécylia par ielle-même

Quelques clefs sur l'itinéraire et la genèse d'Alex Tamécylia : son pseudo, son engagement et son livre

■ Signé Cat's eyes

à ce jour seul•es deux milléniaux m'ont démasqué•e et tu seras troisième si tu ne l'as pas encore deviné je te confie mon secret : *Alex Tamécylia* est un nom de plume, puisé dans ma culture génération club Dorothée. Mon dessin-animé d'enfance préféré c'est *Signé Cat's eyes*. Trois sœurs qui, durant la journée tiennent un café et la nuit venue, se transforment en voleuses sautant sur les toits. Elles s'appellent Alex, Tam et Cyllia. Le générique dit qu'elles se battent sur terre comme en l'air, et forcément ça me parle vu que je suis...

■ Gémeau ascendant Taureau

comprend deux signes opposés, l'un papillonne toujours à tout et l'autre travaille à fond sur chaque sillon, en somme j'ai le thème astral du burn out. Au moment où j'écris ces mots, j'attends la réponse de deux offres d'emploi pour lesquelles j'ai envoyé ma candidature le même jour de juin. Ainsi quand tu me verras je serai devenu•e bibliothécaire ou strip-teaseuse. Je sais faire le grand écart. J'ai été bouquiniste, éboueur, consultant aéronautique, intermittente, femme d'expat, chargée de tableau Excel en ONG, rédactrice, modérateur, barmaid, prof de FLE, vendeur de données, chef

de projet sans projet, enquêtrice de procédure interne, formatrice à l'égalité, la lutte contre les discriminations et les Violences. Et autrice, et poète, entre autres performances. Ainsi se finance mon alimentation à base de tortellinis 4 fromages pour qu'à côté, mais en fait au centre, je puisse écrire des essais, des poèmes, des nouvelles, parfois du stand up, et du théâtre, en tout cas j'aime bien raconter des histoires sur scène et aussi les ateliers d'écriture.

■ De l'infidélité à la sororité

Printemps 2012, j'ai 25 ans. Après un service civique au Mexique, je m'installe à Paris, où il me faut trouver les chemins du réel et les féministes du coin. J'ai besoin de m'encre à grands coups de mines. Une copine qui aime comment je lui écris des mails, m'invite à des réunions qu'elle organise dans sa coloc parisienne, rue de la Fidélité. Plancher boisé cheminée marbrée plafond moulé, quelques personnes hyper lookées écrivent autour des consignes d'une animatrice. Ça s'appelle des ateliers d'écriture. Je trouve ça super. Je fréquente ce groupe. Longtemps. Avec le temps il finit par disparaître.

Hiver 2017 la sœur de ma meilleure amie m'envoie un lien qui m'apprend que la librairie féministe Violette and

co organise des ateliers d'écriture et par magie, le cycle qui commence est animé par Chloé Delaume. La bonne fée est un peu sorcière, à ce moment-là elle est en résidence au Palais de la femme et elle écrit sur la sororité. Alors

on

groupe de parole et bienveillance, on écriture militante et joie de partager, pendant six mois. Après c'est de nouveau fini.

■ De la Mutinerie à Pat Robertson



TAM CYLIA

La Mutinerie, collectif autogestionnaire, composé de meufs et de personnes trans qui tiennent un bar dans le Marais répond "ok super idée, passe jeudi prendre les clés" ainsi en juillet 2017, les ateliers d'écriture Langue de Lutte sont nés. Depuis, plus d'un millier de personnes s'y sont retrouvées pour écrire et se partager des textes (qu'on ne lit que si on a envie, parce que le consentement, tu sais). Après la fin du monde de 2020, la Mut' devient ma deuxième maison. C'est l'été et l'équipe recrute des extras, j'apprends la sublimation des glaçons et à changer un fût. Je voudrais écrire que moi je doigte les verres au fond du café mais dans ce bar on essuie pas les verres et puis on sert pas de café. On sert des shots qui s'appellent lèche-moi, perte blanche et aussi toucher rectal.

■ Ça donne des idées pour tout cramer

L'éditeur me dit d'écrire sur mes sources donc je te raconte les origines et la base c'est les ateliers. Quand je les anime je commence toujours par lire des extraits de textes d'autrices féministes et stylées. C'est plus facile de prendre la parole avec les mots parus des autres. A cause de cette légitimité à lire ce qui a été publié. Publier sans frontière entre le fanzine, le skyblog, le journal facebook, les stories insta, le roman auto édité, la petite ou la grande maison, c'est pas ce qui est important. Mais par exemple Joyce Rivière trouve que Genet à la Pléiade, c'est insultant. Moi j'ai pas d'avis sur cette question mais je comprends. En tout cas en atelier de lutte on s'inspire de plein de sortes



d'écrits, essai-roman-théâtre-poésie-chansons-articles, bref t'as compris, et aussi des tas d'autres sources du genre podcast, vidéo, sketch, illustration, photo, bande-dessinée, reel tik tok, etc.

Donc j'y arrive tu trouveras dans cet essai de quoi agrandir ta Pile À Lire : du sérieux radical avec Federici, d'Eaubonne, Abbou, Bessière et Brey ; du colère jusqu'à Solanas en passant incontournablelement par Despentès et Delaume, Drouar et Wittig de la poésie de Lorde à Giraudon via Tournier ; du théâtre de Kane aux humoristes Océan, Virginie Fortin, Mahaut Drama et Marina Rollman ; + ma team coup de coeur avec Emma Clit, Gorge Bataille, Luz Volckmann, Michelle Lapierre-Dallaire

+ des références que tu as déjà, FRIENDS, Lénine et Britney Spears ; et d'autres que tu découvriras - Le Talu, Tami T, Uly. Un peu de tout pour un peu toustes histoire d'écrire à voix haute vu que c'est ça qui compte pour les silencie●es, écrire ce que tu ne peux pas dire et ensuite tout lire à voix haute c'est réappropriation de la parole. Peut-être les 3 points communs entre animer un atelier, une formation ou tenir le petit théâtre d'un comptoir, c'est l'oralité, la représentation et les relations aux publics. ◆

ALEX TAMÉCYLIA

Illustrations

© Cat's Eye de Hôjô Tsukasa

© Maïc Baxane

L'école est finie

Un premier roman incandescent où la cruauté enfantine et le vol d'un stylo quatre-couleurs embrasent les jours d'un enfant pas tout à fait comme les autres.

Thomas
Terraqué

TERRAQUÉ

C'est une photo de classe, avec les plus grands à l'arrière, ceux assis au premier rang, le professeur qu'on aime ou qu'on déteste, droit comme un i. Il y a ceux qui sourient, ceux qui ont fermé les yeux, les petits caïds qui n'arrivent pas à tenir en place, les jolies filles qui ajustent leurs robes... avec le lot d'intrigues, d'amours et de rivalités qui se joue dans tout groupe humain. Tout le monde est là, mais personne ne soupçonne ni le drame ni l'épopée qui s'apprête à se jouer.

Sauf Jocelyne, agent d'entretien depuis vingt ans. Sensible à l'énergie des lieux, elle sait que « *si on a l'œil, en observant les signes accumulés au sol ou sur les tables, on peut y deviner les péripéties d'une heure de cours* ». Elle en a vu, des élèves et des enseignants, mais avec Obi et Monsieur V., elle sent qu'il y a quelque chose de différent. Quelque chose qui gronde. L'accumulation de fatigue et de frustration d'un système mis en échec. Elle sent la colère sur le point de surgir et de tout engloutir.

Obi lui, tout ce qu'il sait, c'est que quelqu'un lui a volé son quatre-couleurs et que c'est tout son monde qui bugue. Garçon sensible et décalé baptisé « *le golmon* », il a placé tous ses rêves dans ce stylo « *entièrement noir. Noir chromé, même* », acheté avec cinq euros volés à sa mère. Cet objet en apparence anodin devient le catalyseur des frustrations et des espoirs d'une école. Parce que l'école, « *c'est pas une classe et un prof. C'est plus étendu,*

plus incertain, certains jours c'est presque sans limites. [...] Et pour beaucoup, ce qui se passe à l'école, c'est juste une répétition, un entraînement pour leur future vie adulte : comment pas se faire niquer? Comment trouver des marges, des espaces où être à l'aise? C'est ça qu'ils révisent vraiment, chaque heure et chaque jour. »

Jeux de pouvoirs oblige, face à lui se trouve Monsieur V., un enseignant désabusé qui ne sait plus ce qu'il fait ici et incarne le désenchantement du corps professoral et à l'impuissance crasse qui le pousse à humilier certains élèves. Madame E., elle, jeune enseignante pleine d'espoir, porte la fraîcheur de ses convictions et l'ambition de sa jeunesse en suscitant l'envie parmi ses collègues. Au cœur de ce maelström, les élèves naviguent tant bien que mal.

Terraqué, qui enseigne le français, sait de quoi il parle quand il évoque l'état des locaux, les restrictions budgétaires, les quotas de photocopies. Et il met parfaitement en balance ces sentiments avec les dynamiques complexes qui régissent l'univers scolaire et les fait entrer en collision : élèves et professeurs sont prisonniers de cette machine rouillée comme d'une cage qui se referme chaque jour un peu plus sur eux, dans un huis clos propice à toutes les déflagrations. Une œuvre incendiaire qui interroge notre société sur sa capacité à prendre soin de ses enfants et de son avenir. ♦

NAOMI SIREROLS

Thomas Terraqué
Quatre couleurs
roman



● Thomas Terraqué

● Quatre couleurs

176 p. 17,50€.

Sortie le 03.01

THOMAS TERRAQUÉ

Puissance quatre

De la mythologie du stylo quatre-couleurs et de ses prolongements marketing

A quel moment ça a commencé ? Quel élève a réalisé, en le tenant rêveusement au bout des doigts, que c'était en fin de compte un objet d'art, donc un objet de pouvoir ?

J'imagine la surprise chez Bic quand ils ont commencé à recevoir des mails de CPE vaguement inquiets, parce que des élèves en venaient aux mains à cause de leurs stylos quatre-couleurs. Et les rapports écrits par leurs meilleurs espions scrutant les bahuts : « *Intérêt subit pour le stylo BIC modèle 4 couleurs. Transformation, hybridation, détournement du produit. Vols signalés. Hystérie parfois. Interdiction dans certains établissements. Il se passe quelque chose avec le modèle 4 couleurs.* » Même à leurs propres gosses, les gens de chez Bic remarquaient qu'il fallait ramener de plus en plus de quatrecouleurs du boulot, qu'ils les perdaient ou les cassaient mystérieusement, et que certains gamins en avaient jusqu'à une dizaine bien cachés au fond du sac. Parfois, ces quatre-couleurs étaient peinturlurés au blanco, repeints au fluo, grattés, recouverts de scotch, poinçonnés au compas : leur fonction première n'était plus d'écrire.

Ça phosphorait sec au département marketing. Les enfants pouvaient partir en guerre pour le plus beau quatrecouleurs du monde et on ne savait pas pourquoi. On supposait que les quatre-couleurs devenaient les héritiers lointains des osselets, des pogs, des billes et cartes Pokémon.



Voici l'hypothèse que je formule, à vue de nez, par simple observation d'*insider* : les élèves qui trafiquent le plus les quatre-couleurs seraient aussi les plus en difficulté scolaire. De là, interroger le symbole, l'appropriation et la violence dont elle est le signe : l'élève saisirait l'outil emblématique d'une scolarité accomplie, le détournant de son usage scriptural, scolaire, pour lui en donner un autre, cabalistique, inaccessible à la compréhension des professeurs, des parents, du système pour lui oppresseur.

Quoi qu'il en soit, chez Bic, à défaut de le comprendre, on ne pouvait pas ignorer le phénomène. Plutôt que de s'arc-bouter sur l'image propre du produit – l'immuable couleur bleue, et les quatre croches pimpantes rouges, bleues, vertes et noires – parfait objet pop ayant œuvré par sa prolifération à sa disparition des imaginaires – il fallait malmener le produit, briser son image, en faire un objet labile, inattendu, caméléon, et en encourager l'appropriation. Proposer dans le commerce une foule de déclinaisons originales ou bizarroïdes, voire luxueuses : en relief, en velours, serti de diamants, chromé arc-en-ciel, très kawaiï, etc. Provoquer un retour de flammes – peintes à même le stylo.

Ce qu'on ne savait pas, c'est qu'un jour un élève comprendrait la vérité. Ce qui se passe avec le quatre-couleurs, ce n'est pas de la mode, pas du désir. Si le quatre-couleurs donne de la puissance à celui qui le possède, c'est parce que, si on le manie bien, il peut changer la vie. Il suffit juste d'observer. Si on le manie mal, en revanche... Cet élève a compris tout ça, il s'appelle Obi. ♦

L'enfance met le feu aux poudres

La violence s'invite parfois là où on s'y attend le moins. Florilège.

L'enfance n'a jamais fait exception à la violence. Pour autant, il est plus courant dans cette association de représenter l'enfance en victime qu'en tyran. Il n'empêche qu'une pernicieuse fureur s'invite et couve comme des braises. Braises sur lesquelles souffle l'éducation (Maurice Barrès dans *Les Déracinés* : « La violence de l'éducation peut être plus destructrice que celle des coups ».)

Ce n'est pas la première fois que la littérature nous montre l'enfance comme un champ de mines, tenant davantage de l'île macabre que du jardin d'Eden.

William Golding dans *Sa Majesté des mouches* muait ses jeunes naufragés en barbares en culottes courtes sous l'influence de leur chef de bande, Jack Merridew. La violence devenait une activité collective, un rituel unissant son groupe dans une frénésie aveugle jusqu'à la mort du petit Simon et à la chasse à l'homme contre Piggy. La morale des enfants livrés à eux-mêmes, s'effondre pour devenir

un bourdonnement sourd, celui de la sauvagerie : « L'homme produit le mal comme les abeilles produisent le miel » tranche Golding.

De l'île jusqu'à la forêt, Louis Pergaud reprend ce labyrinthe de cruautés en faisant crépiter un sentiment de rivalité entre deux villages dans *La Guerre des boutons*. Champ de bataille pour gamins assoiffés de bagarre, les boutons arrachés deviennent de véritables trophées. Derrière la légèreté du ton, Pergaud dissèque la brutalité enfantine avec une précision redoutable. On rit, mais d'un rire qui s'étrangle vite face à cette violence qui préfigure déjà les conflits adultes.

Jean Cocteau préfère à la violence physique les tréfonds de la violence psychologique pour son huis clos des *Enfants terribles*. Paul et Elisabeth, frère et sœur enfermés dans leur bulle incestueuse, se livrent à un jeu cruel de manipulation qui brûle à petit feu leur innocence pour ne laisser qu'une atmosphère suffocante. Cocteau, avec sa plume

acérée, décortique la perversité enfantine sans jamais tomber dans le pathos, avec sa plume acérée, décortique la perversité enfantine sans jamais tomber dans le pathos.

Tu aimeras ce que tu as tué, de Kevin Lambert, donne la couleur dès le titre du roman. L'auteur québécois fait résonner la révolte comme un leitmotiv strident, un cri de haine contre le monde adulte et bourgeois de Chicoutimi qui traverse l'œuvre et le devenir des enfants de part en part. Son personnage principal, Faldistoire, n'hésite pas à jeter de l'huile sur le feu, étendard d'une jeunesse à la fois bourreau et victime, prise dans l'étau d'une bourgade au conformisme étouffant et d'une violence irréductible, mixant éros et tanathos jusqu'à l'éradication de la ville la plus ennuyeuse au monde. La cruauté des enfants, dictée par l'ennui des adultes, venge les mécanismes de prédation, qu'elle soit entre pairs ou intergénérationnelle, le tout dans l'escalade violente d'une sexualité naissante : *« Je veux me venger pour toutes les soirées au JR, le torturer en lui faisant comprendre que je baiserais tous les hommes du monde avant de coucher avec lui. »*

Ces œuvres sont autant de cavaleries littérairement armées qui mettent à sac l'idéal d'une enfance préservée et docile pour montrer combien fine est la frontière entre l'innocence et la barbarie. Peut-être, dans les pages de Quatre couleurs, trouverons-nous les clés pour éteindre ces incendies qui consomment l'innocence. ◆

NAOMI SIREROLS

Un hamster à l'école, Nathalie Quintane, La Fabrique, 2021

Témoignage, essai ou réflexions sur l'École – ce qu'on voudra – à mi-chemin du pamphlet, de l'autobiographie et de la poésie – de la poésie écrite en drôles de vers, dont le but semble de briser les discours établis par autant d'enjambements et de contre-rejets.

Un des bouquins les plus lumineux, intelligents et insoumis du point de vue du prof que j'ai jamais lu. Il y a l'image du hamster, celui du titre, car le prof en effet est celui qui mouline à l'infini dans sa roue qu'est la classe,

nements surgissent de la même manière que dans ce livre.

Je me rappelle qu'on a fait tout un battage, quand il est sorti, autour des langages. On soulignait la confrontation du langage du prof avec celui des élèves. À présent, avec quelques années de distance, l'exercice me semble un peu vain. En revanche, Bégaudeau réussit dans ce livre une chose que je trouve très difficile – et impossible à refaire aujourd'hui : le grossissement du détail et, disons, sa mise en exergue. Un nom de marque sur un pull, un poster scotché au fond de la salle, un sourire effa-

Une anthologie de

Par désordre alphabétique, Nathalie Quintane

et corseté par un nombre invraisemblable de contraintes. Et puis il y a cette phrase, infernale, qui surgit au beau milieu du texte et que je suis bien obligé de reprendre à mon compte : *« L'école est le lieu où la littérature est amortie ».*

Entre les murs, François Bégaudeau, Verticales, 2006

Je garde de ce livre un rythme, surtout, dont je ne n'avais pas conscience la première fois que je l'ai lu. Un rythme très prof, très salle des profs : speed-pause, speed-pause, pulse. Quand je suis prof, dans ma tête, j'ai l'impression que les mots et les évé-

cé sur un visage. Ça m'a appris que prof, c'est celui qui – parmi beaucoup d'autres choses – souligne le détail.

The Wire, saison 4, David Simon, HBO, 2006

Et si on n'avait rien montré de plus intelligent sur l'école en milieu pauvre que dans la quatrième saison de The Wire ? Un ancien flic s'y improvise prof de maths dans une école publique de Baltimore, laquelle met en place, parallèlement, une expérimentation pour les jeunes en échec scolaire. Tout est là : des élèves comme rats de laboratoire et des adultes impuissants, cer-



-© Photographie de Cottonbro Studio

quelques cas «d'école» atypiques

, François Bégaudeau, la maîtresse d'école de Barbiana... et même *The Wire*

tains démissionnaires et d'autres de bonne volonté ; le bidonnage systématique des examens ; l'école comme simple entraînement à la vie dans la rue ; des élèves grands perdus à la dérive pour lesquels on ne peut rien – peut-être.

Et ce qui me déchire le cœur, c'est que je devais avoir vingt ans la première fois que j'ai vu cette série inoubliable. Les différences entre les systèmes scolaires américains et français me sautaient alors aux yeux. Je me demandais : « mais comment ils font, les américains, pour accepter des écoles publiques dans cet état-là ? » Aujourd'hui, la vérité c'est que beaucoup d'écoles françaises dans les zones pauvres

ressemblent à celle de Baltimore dans *The Wire*.

Lettre à une enseignante, par l'école de Barbiana, Agone, 2022

Ça commence comme ça : « *Vous ne vous rappellerez même pas mon nom* ». Et c'est vrai qu'elle ne se rappelait pas du nom, sans doute, la maîtresse. On est en Toscane, années 60. Des élèves sont recalés de l'école publique parce que trop faibles scolairement. Don Milani, prêtre du village, les recueille et leur donne l'instruction qu'ils méritent. Dans une lettre, ils règlent leurs compte avec le système qui les a exclus.

De ce texte, écrit dans une langue populaire, il ne faudrait au-

jourd'hui rien retrancher. Le tri des élèves sur des critères abscons, la souffrance et la colère pour toute la vie, l'immense gâchis humain et intellectuel au profit des conservatismes de structure. Et aujourd'hui qu'on se rend compte que les recalés réels de notre système à nous sont bien plus nombreux que les primés, il faut faudrait en écrire, des lettres de Barbiana, des milliers, à envoyer aux ministres, aux recteurs, à la Direction Générale de l'Enseignement Scolaire, pour bien souligner l'effet des décrets, circulaires et notes de cadrage sur les forces à la fois les plus vives et les plus brimées de la société qu'on perd.

THOMAS TERRAQUÉ

TEST : quel prof êtes-vous ?

1. Quelle entrée en matière pour votre première journée de classe ?

- a) Sartre : « L'enfer, c'est les autres », pour questionner les dynamiques de groupe.
- b) Des copies d'un pamphlet de Gauz pour une analyse de texte politique et provocatrice.
- c) Demander à chacun de partager son poème préféré, même si c'est celui qu'il a écrit à 8 ans.
- d) Un portrait de Bessette au tableau, qui aurait été la meilleure directrice d'école.

2. Lors d'un conseil de classe, un élève est accusé d'avoir triché. Vous :

- a) échangez avec les collègues pour comprendre les motivations.
- b) confrontez directement votre élève à la fin du cours.
- c) proposez de réparer l'incident par un devoir basé sur une expérience personnelle
- d) rappelez à la classe qu'une note ne les définira jamais.

3. Comment rendez-vous vos cours plus intéressants ?

- a) En intégrant différents supports (audio, vidéo, plastique) pour stimuler l'esprit critique.
- b) En amenant des œuvres controversées comme *Requiem pour un paysan espagnol* de Ramon Sender et questionner la censure.
- c) En organisant des visites culturelles
- d) Par des intervenants extérieurs pour varier les points de vue.

4. Un parent vous demande pourquoi son enfant lit des livres « trop complexes ». Vous répondez :

- a) Parodiant Corneille, « la valeur n'attend pas le nombre des années. »
- b) « La littérature est une fenêtre sur toutes les réalités, même les plus sombres. »
- c) « C'est en sortant de nos zones de confort que l'on cultive ouverture d'esprit et curiosité. »
- d) « Pour changer la société, il faut d'abord la comprendre. »

5. Votre soirée idéale après une journée de cours ?

- a) Revoir *Un homme qui dort* de Georges Perec et Bernard Quesenne pour la 50^e fois, un verre à la main.
- b) Écrire un pamphlet illustré sur vos réseaux à la manière de Josée Yvon.
- c) Un rendez-vous avec Jacques Houssay dans un café musical.
- d) Un bar à vin entre amis choisi par Dalya Daoud, qui a organisé plusieurs salons de vin nature (cf. p. 24).

7. Une nouvelle réforme scolaire bouleverse vos méthodes. Vous :

- a) Citez Hélène Bessette pour montrer comment l'art transcende les contraintes institutionnelles.
- b) Utilisez *Querelle* pour illustrer l'absurdité des systèmes rigides.
- c) Organisez un événement artistique.
- d) Rédigez un manifeste pédagogique sur le style du Mailloux d'Hervé Bouchard. ♦



RÉSULTATS :

MAJORITÉ DE A : Le philosophe parfois tranchant : vous êtes un philosophe dans l'âme, utilisant la littérature pour questionner l'existence et pousser vos élèves à des réflexions profondes et parfois inconfortables. À la manière de Kevin Lambert, vous n'hésitez pas à plonger dans l'inconfort pour éveiller les consciences.

MAJORITÉ DE B : Le subversif quelque peu provocateur. Vous aimez bousculer les conventions et introduire des textes controversés pour amorcer des débats intenses. Vous partagez l'ardent désir de Sender et Gauz de révéler les vérités cachées et de confronter vos élèves aux réalités ignorées.

MAJORITÉ DE C : L'artiste lumineux Inspiré par les figures de l'avant-garde, vous utilisez les arts et la créativité pour transformer vos cours en expériences vivantes et engageantes. Comme Françoise Le Lionnais ou Karthika Nair, vous créez un environnement où chaque élève peut briller et s'épanouir pour trouver sa propre voix.

MAJORITÉ DE D : Le féministe engagé Suivant Beauvoir ou Lorde, vous êtes passionné_e de justice sociale et d'égalité. Telle Hélène Bessette ou Michelle Lapierre Dalaire, vous intégrez la justice sociale et l'égalité dans chaque aspect de votre enseignement, inspirant vos élèves à ne pas se laisser enfermer dans les cases qu'on leur impose.

A close-up portrait of a man with dark, curly hair and a light beard, smiling and resting his chin on his hand. The background is a solid dark blue.

Olmo

L'insoutenable
transparence
de l'air

Trafic d'âmes

« Briser la pâte durcie des choses, l'écorce de l'hypnose bourgeoise, pour entendre un battement plus profond, menaçant... » Aden est un roman amoureux, noir et métaphysique, qui ouvre l'accès à d'autres strates du réel. Voyage dans un autre Paris, dans une autre conscience aussi.

Olmo
Aden
roman



Olmo ●

●
Aden

256 p., 19€

Sortie le 07.03

Paris, 2016. Aden, peintre bohème vivant de petits boulots et échouant à percer, est hanté par son amoureuse, Amalia, et par les années de bonheur vécues dans leur petit appartement de Pigalle. Amalia est une étrangère, irrationnelle tout droit sortie d'un roman de Cortazar. Par son flegme et sa passion du hasard, on dirait la Sibille de Marelle. Mais elle finit par partir, excédée par les trafics et fréquentations dont Aden vivote pour rendre service à son ami Flock, petit dealer du quartier.

Un soir, par l'entremise de Flock, Aden fait connaissance, sous les voies du métro aérien, d'un dealer mexicain : Le Calo, qui va transformer sa vie en profondeur. Androgyne, ambivalent sexuellement et moralement, tantôt protecteur tantôt traître, violent dans son laconisme, Le Calo est un superbe archétype littéraire. Prétendument possédé par une créature mystérieuse, le *duende*, qui « rentre par le cul » et « tourne autour des plaies » — les failles et interstices de l'être, dus

aux accidents de la vie —, il va initier Aden, ouvrant la voie à une possession mystique et physique, qui passe d'abord par son regard.

Tous ces personnages sont des brûlés de l'existence, au propre comme au figuré, de grands réservoirs de manque apparaissant et disparaissant autour d'Aden. Si le *duende* mène sur le fil du rasoir, il prodigue en retour une sensibilité suraiguë, l'accès à un autre monde, à d'autres visions, délivrées au fil ce roman visionnaire éclairé.

D'une infinie délicatesse, même pour évoquer les bas-fonds (cf art. p. 19), Olmo remodèle la pâte de la langue comme de la conscience et de l'existence. Il révèle l'épaisseur et la vie souterraine des choses dans des visions psychédéliques inspirées par la drogue (v. p. 18). Ce chemin propice au rêve et aux réalités secondes guide ou perd son lecteur, l'essentiel étant d'affaiblir les certitudes pour repenser le concret des choses dans ce qu'elles ont de plus singulier : « Il faut rendre les armes. Tu es en face de l'Obscur. Quand tu auras tout perdu, le

contrôle, les pensées, les images, les petites étiquettes que tu mets sur les choses, alors le mungawi ou peu importe comment tu l'appelles, pourra commencer à passer plus tranquillement, mais il faut que tu lâches tout ce que tu as dans les mains. »

Dès lors, Olmo navigue entre la fiction et l'essai, l'anecdote et la sensation, le drame et la mystique, avec l'aisance que lui valent ses années de recherches sur les drogues (cf article p. 18).

Ce parti pris spirituel s'accompagne de réminiscences historiques, au gré de la traversée de tel lieu de mémoire : la légende secrète des lieux parisiens renouvelle l'image de Paris à travers une vision subjective de ses ciels, murs, couleurs, dans des quartiers pas forcément marginaux mais peu documentés, comme l'église St-Vincent-de-Paul, près de Lari-boisière ; la Chapelle ; Ménilmon-tant ou les gares de la périphérie...

On épouse un Paris de la nuit, troué de lumières suspectes et peuplé de clandestins, de va-gabonds, de dealers dont on ne sait jamais s'ils perdent ou s'ils gagnent leur combat et leur vie.

Sous le coup des travaux liés à la préparation des Jeux Olym-piques, et de la menace d'une crue séculaire de la Seine, la ville subit, en même temps que ceux qui la peuplent, des poussées de l'intérieur, qui font ressembler celle-ci à ceux-là, achevant le pa-rallèle magique dressé par l'au-teur, nouveau chaman littéraire, entre la matière et l'humain. ◆

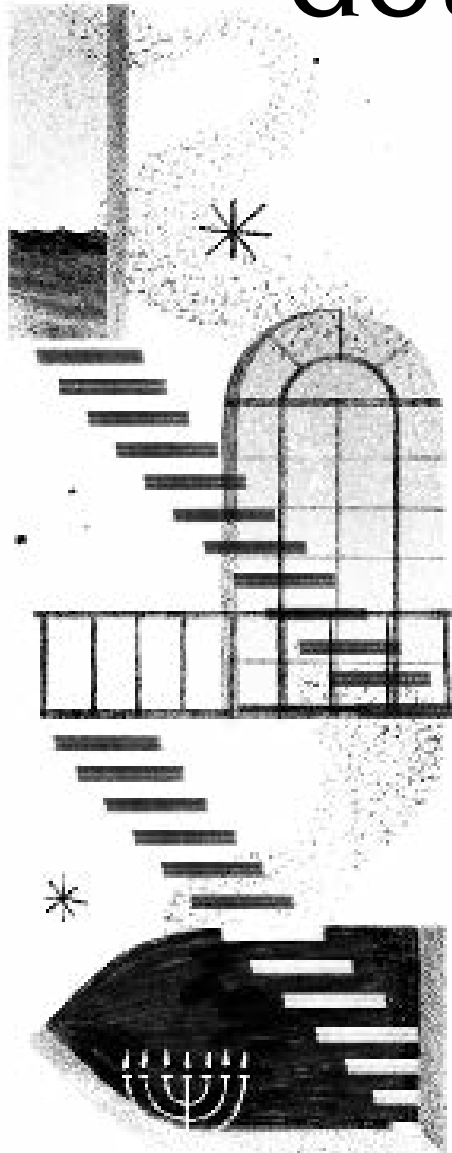
THÉO DELAMBRE

Visa pour la double vie

De la substantifique moëlle de la liberté

Le roman s'appuie sur cer-taines expériences de dis-sociation, celles suscitées par les drogues, mais aussi d'autres plus banales, comme celles que nous ressentons quand nous perdons le contrôle de nos pen-sées. Par exemple, dans ce moment de bascule avant de nous endormir, quand nous nous roulons dans des images ou des sensations plus épaisses et pleines de vie que celles que l'imagination nous propose quand nous sommes éveillés. Le texte prétend redonner à ces expé-riences leur inquiétante étrangeté, l'absurdité de nos bégaiements, nos obsessions ou répétitions, quand le vernis des normes et les étiquettes familières, placées sur les choses, commencent à s'estomper, laissant entrevoir une réalité plus obscure que celle avec laquelle nous cher-chons à nous rassurer au quotidien. Nous sentons qu'un courant mysté-rieux bruisse alors sous le cadastre de la vie utilitaire et bourgeoise, sans ne savoir que faire de cette autre pulsation de vie, qui peut nous bordéliser sans crier gare.

Souvent, ces expériences ordi-naires mais embrouillées, nous



rappellent que nous ne sommes pas si loin de la psychose ou de la confusion psychédélique, et dans ce chevauchement inquiétant, nous touchons le tissu vivant de la psychè, qui ne s'encombre pas, au fond, de différences bien marquées entre ces états. Mon écriture cherche à rendre plus clair l'effacement de ces frontières, et ce n'est pas seulement une affaire individuelle ou existentielle, mais aussi un projet politique, car la disparition des cloisons dessine les possibilités d'un autre partage du sensible entre nous et les choses. La recherche sur le style et la structure narrative tentent, chacune à leur manière, de présenter d'autres possibilités de vivre dans les interstices, de faire surgir dans les lézardes de la vie d'autres rapports au monde. Il ne s'agit pas, en se laissant perdre dans la pâte d'images, de renoncer au cadastre de la vie sociale, mais de vivre les révolutions dans les marges, par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens.

Cette recherche par l'écriture s'appuie sur les sensations réveillées par les drogues, notamment sur certaines expériences-limites que peut procurer l'*ayahuasca*, nom donné à un breuvage à base de liane, consommé en Amazonie occidentale. Que se passerait-il si nous en consommions régulièrement et assumions de vivre avec ses effets ? Serait-ce le chaos dans le métro ? L'étrange Calo qui passe dans les marges de la ville semble s'insinuer dans la vie d'Aden comme le fait une drogue : il nous laisse dans un lieu confus, où nous ne savons plus avec quelle voix nous parlons à nous-mêmes, il nous place au milieu de peurs profondes, que nous tentons normalement de dissoudre dans nos préoccupations quotidiennes, il nous rappelle la présence sourde d'un étrange pullulement de vie et de mort, mais — comme la drogue encore — il nous ouvre les portes d'autres formes de lucidité et de compréhension. Il y a, dans ces substances, une force extraordinaire dont l'écriture ne peut que vouloir s'emparer, pour la travailler, la pousser dans toutes les directions, et voir si de nouvelles possibilités d'exister peuvent s'y frayer des chemins. ◆

OLMO

L'Écrivain et ses doubles

Céline ou Genet me touchent quand ils parviennent à rendre sacré le plus sale, le plus violent et le plus sombre. Je cherche cette vision noire-lumineuse, contenue dans les vers du *Condamné à mort* : l'amant de Genet, qui a tué, qui va mourir, est « *un mac éblouissant taillé dans un archange* ». J'aimerais pouvoir dire cela des personnages du roman : plus ils s'abîment, plus ils s'approchent d'un ciel. Chercher dans l'arbitraire de la pègre, la violence ordinaire, la bassesse des pulsions le point de renversement où un infini se dégage.

Je retrouve chez Bolaño ce mélange de cruauté et de beauté, que ce soit dans la division entre les ateliers de poésie à l'étage et l'horreur des tortures au sous-sol (*Etoile distante*) ou cette quête d'une poésie absolue au milieu de la débauche malade du District Fédéral dans *Les Détectives sauvages*. Bolaño ajoute à cela, comme Céline, beaucoup d'humour, et une écriture très contrôlée, mais qui semble, à la lecture, totalement libérée, insoumise, comme le flux de la pensée. Des phrases simples dont le rythme rapide brise toute possibilité de grumeaux, et empêche le temps de la respiration.

De nombreux autres fabriquent aussi, à leur manière, de la lumière avec du noir : Artaud, Salinger, Shakespeare, Lorca, Guyotat, Celan, Papasquiaro, Desportes, Vallejo, Bataille, Pacheco, Gainsbourg, etc.

Au niveau du style, j'aime quand les dimensions du concret et de l'abstrait se mélangent pour ne former qu'un seul plan, où les pensées viennent s'insérer dans des textures et la matière revêtir une doublure de rêve. Ici, le projet quasi ontologique, est de mettre au jour la pâte d'existence des choses : le fait que le réel n'est ni de la matière, ni de la pensée. Il me semble que c'est aussi dans ce lieu nébuleux que cherche à nous laisser l'écriture d'un Hugo dans *Les Travailleurs de la mer*, pour laquelle « *le rêve est l'aquarium de la nuit* » ; là encore, que nous mène la confusion entre rêve et réalité chez Cortázar dans *Marelle*, ce rapport poétique très vif à la minéralité de Paris. Le plus souvent, il lui suffit de tendre la main et toucher « *sa matière infinie s'enroulant sur elle-même* ».

La conscience contemplative reste alors suspendue dans une sorte de transe qui permet au réel de ne plus être aussi solide qu'il nous semble : il est déréalisé. C'est l'idée du *Paysan de*

Quand on a la chance de croiser l'auteur d'un premier roman aussi singulier qu'*Aden*, se pose la question des influences : inventaire des auteurs tutélaires d'Olmo

Paris d'Aragon. Breton et les surréalistes en général me portent depuis mon adolescence, et déstabilisent l'écriture en décortiquant les correspondances oniriques repliées dans une sensation simple.

Au niveau philosophique, cette texture à la fois concrète et abstraite me semble proche de la durée chez Bergson, qu'il travaille à même son style (une écriture absolument remarquable), ou chez le Freud de *L'Interprétation du rêve*, qui met à jour une réalité psychique, une texture qui ne vient ni vraiment du corps, ni vraiment de la pensée.

Des écrivains « psychédéliques » comme Burroughs, Ginsberg, Kerouac voire Castaneda – dont le gitan du roman emprunte des traits à son sorcier – ont été une boussole dans leur maniement

de ces images qui nous libèrent, nous font respirer, et viennent briser notre soif de territoire et nos angoisses de sécurité. Watts, Duits, Michaux, Ravalec, Leary ou Huxley reconnaissent aussi, à leur manière, que l'on ne peut pas parler de l'expérience que suscitent les drogues sans un profond travail sur l'écriture elle-même.

Mon roman cherche ainsi à rendre compte d'une inquiétante étrangeté et d'une angoisse existentielle telle qu'on peut la retrouver chez Borges, Lovecraft, Stanislaw Lem ou plus récemment Mariana Enriquez, et s'inspire du genre, de l'épouvante, par l'atmosphère de perte de possession de soi pour dire la défaite devant ces ombres qui nous ventriloquent.

◆ OLMO



© Reportage photographique dans le jardin de l'église Saint-Vincent-de-Paul (Naomi Sirerols)



Noël Herpe dans son film
multi oscarisé *Au téléphone*

Noël Herpe de particulier à particulier

Prêt à vivre

Une traversée de Paris sous l'angle, drôle et inédit, de la recherche d'appartement. SOS dans la jungle touffue des agents, notaires et propriétaires...

En signant la promesse de vente de l'appartement-boutique qu'il occupait rue Saint-Ambroise, Noël ne se doutait pas qu'il ouvrirait une boîte de pandore : les mille appartements qu'il s'astreint à visiter, sont autant de promesses sur lesquelles il projette sa vie, et chaque appartement négligé est comme un roman jamais noué. Trop de choix, trop de dilemmes, trop de libertés... Noël se sent livré au piège de l'infini dans une ville qui change à chaque pas. Cristallisant rêves, désirs, représentations, l'immobilier devient à la fois une chimère (déterminant toute sa vie), et une métaphore de notre indécision face à nos désirs.

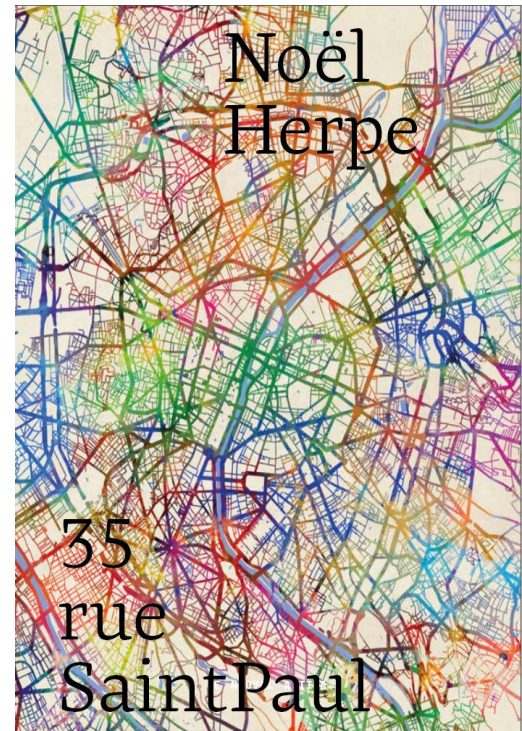
En plus du contrat de vente, il y a un contrat avec lui-même ; quels livres pourra-t-il écrire ici, quelles soirées organiser, quels amis recevoir, quels cafés fréquenter, quelle image renvoyer ?

Ce texte est une performance : le récit de 46 visites d'appartement, avec portrait de l'agent immobilier (détestable, car il fait ressortir le pire de lui-même), dénonciation de la propagande des annonces, description des cafés du quartier, réminiscences

d'une jeunesse perdue... Mais c'est aussi un roman à suspense, ce voyage se trouve semé de caps et d'embûches, à savoir les obstacles posés par sa banque ou par le notaire, ses propres contraintes professionnelles (historien du cinéma, il sillonne la France en présentant des films de Sacha Guitry), ou les fulgurances de sa psychanalyste.

Dans la lignée d'un Perec, ce tableau de Paris est un pèlerinage sur le fil de l'intime, un livre sur le désir et le hasard, en même temps qu'un portrait de l'artiste en obsessionnel, incapable de prendre une décision, terriblement humain. Obsession qui se teinte d'universel, touchant derrière une recherche très ciblée aux préoccupations de tout un chacun : l'image de soi, le regard de l'autre, le jeu des contraintes sociales, la crise immobilière, le rapport à la mémoire et au temps, la répétition du même... Elle offre en même temps un regard original sur la ville, nous faisant passer et repasser par la géographie affective de l'auteur en donnant envie d'aller voir à sa suite. Une palpitante comédie humaine à un personnage ! ♦

BENOÎT VIROT



● Noël Herpe

● Je déménage

224 p. 18€

Sortie le 04.04

Tentative d'épuisement d'un lieu parisien

4 adresses sur les 46 visitées par Noël Herpe

EXTRAITS

« S... s'est contentée de laisser un message à T..., pour lui demander le document attendu. M... me relance une énième fois, pour m'arracher ce document. Je finis par envoyer un texto à T..., pour savoir où il en est...

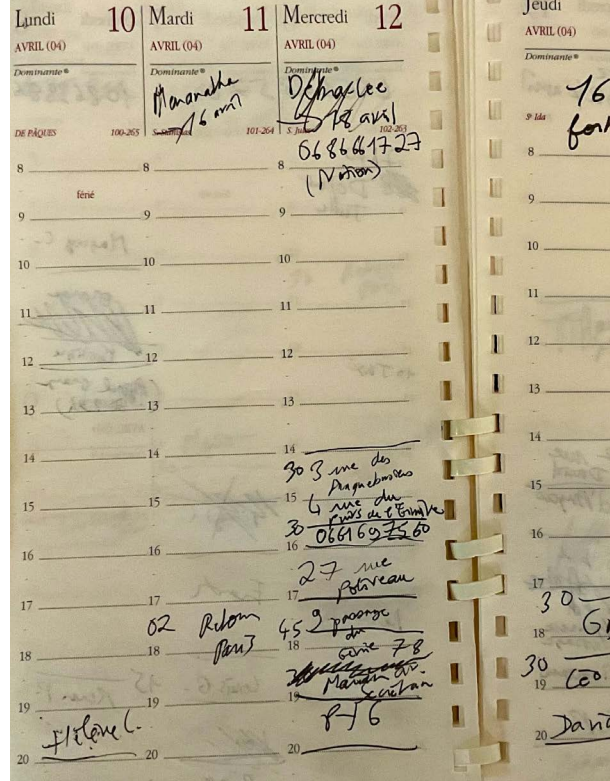
Ma pente naturelle est de contempler l'infini, de m'adonner au vertige des possibles...

Mon fantasme, c'est tout ce qui déborde le lieu d'habitation : ce qu'on voit à travers la fenêtre, ce qui entoure la maison. Les gens qu'on pourra rencontrer, les troquets où refaire le monde. Les lumières de la ville, la campagne à Paris (comme disent les agences). Tout ce qui fuit du cadre...

L'espèce de lien fragile que je cherche à construire, pour faire tenir ensemble mes chimères, est sans cesse rompu sous les coups du monde extérieur...

J'aime ces fenêtres qui s'ouvrent sur d'autres vies, ces rêveries qui se relancent, à chaque quartier que j'arpente en imagination...

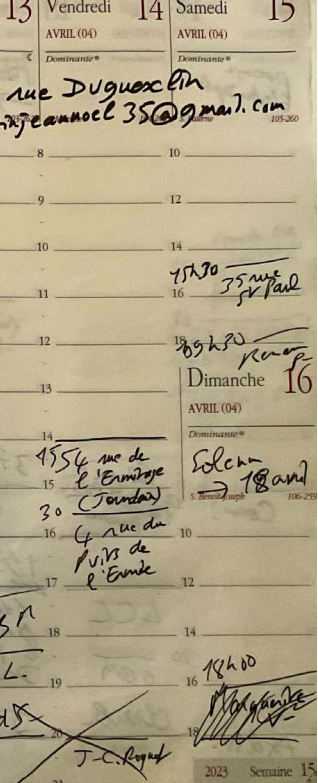
Combien de fois, en visitant un appartement, me suis-je demandé ce qu'en penserait tel ou tel snob de mes relations (comme si j'achetais pour eux et non pour moi, comme s'il fallait un public pour applaudir ma performance). Seul l'autre vient donner une forme à mon désir.



L'agenda des 46 visites de l'auteur... comme des autres rendez-vous : psychanalyste, etc.

La porte du 38 rue de Montmorency, chez la mère de l'auteur, où il se réfugie entre deux visites.





Une porte de garage à côté du Gibus, rue du Faubourg-du-Temple, où l'auteur vient contempler sa jeunesse.

104 avenue Voltaire, près de l'église St-Ambroise, quartier où Noël habite encore le temps des visites.

128 avenue Voltaire : le photocopieur où l'auteur vient boucler son dossier joute une agence immobilière et une agence... funéraire.

Le 38 rue de Montmorency,



Photos Naomi Sierols & Benoît Viot



Si tu viens c'est bien, si tu viens pas une page s'autodafe quelque part dans le monde...

« Dis, je t'échange ce livre contre ta cuvée de grenache, d'accord ? – OK, mais attends je veux aussi cet autre bouquin là, qui vient de paraître, avec sa super couverture, je te file une bouteille de mon carignan en rabe, regarde comme l'étiquette est pêchue aussi ! » Ce curieux troc ne peut avoir lieu qu'au salon Mi-Livre Mi-Raisin... Mi-quoi mi-hein ?

Mi-Livre Mi-Raisin réunit chaque année une trentaine de maisons engagées, au farouche esprit d'indépendance, et autant de vigneronnes et vigneronnes « nature »¹. Non seulement il les réunit, mais il les associe, les lie, les greffe et les surgreffe ! Chaque maison est appariée à un ou une vigneronne, suivant des accords inédits rapprochant par exemple nom de livre et nom de cuvée (Querelle de Kev Lambert associé au Rouge-queue), ou territoriaux, voire bien plus farfelus que ça, dans un grand damier d'exposants alternant livres et vins, culture et viticulture ! Les visiteurs viennent s'y perdre avec joie comme si c'était la chose la plus banale.

La qualité de ce drôle de festival – qui remet le couvert les 7 et 8 décembre, à la Bellevilloise à Paris – tient sûrement en ce que son essence hybride, car c'est bel et bien une espèce de cyborg de beautés composites, permet que surgisse l'inattendu, parfois l'improbable : l'auteur ou l'autrice qui se donne du courage, en engloutissant un verre de vin, avant d'aller aborder son éditeur ou editrice préférée (ce fut le cas de Dalya Daoud avant de passer déposer Challah

la danse au Nouvel Attila en 2023)... Deux vieux vigneronnes qui causent littérature, se découvrent des livres de chevet communs, en conçoivent une amitié nouvelle alors qu'ils se croisent placidement sur des salons du vin depuis 15 ans... Deux éditrices amoureuses du même pét' nat' (pétillant naturel) qui, d'une bulle l'autre, décident de co-éditer un livre sur un sujet violemment pétillant... L'amateur de vin qui bloque sur un stand d'éditeur et en oublie d'aller goûter les vins qu'il avait repérés... L'éditeur qui kiffe si fort le vigneron ou la vigneronne



associé(e) qu'il lui propose de « publier » sa prochaine cuvée... L'autrice en dédicace qu'une intense vigneronne inspire pour une prochaine histoire... Le vigneron qui se rappelle ses velléités d'écriture de jeunesse et ose en toucher un mot à l'éditeur...

Autant de passerelles qui se déroulent avec fluidité et une évidence naturelles. Parce que ces deux mondes ont plus en commun que ce qu'on pourrait penser : faire un livre, faire un vin,

ça prend du temps, une année, parfois davantage. Sans oublier les vilains aléas – climatiques ou artistiques – qui peuvent avoir raison de lui prématurément. Et lorsque le gouffre incertain de la production est franchi, une fois le livre imprimé, la cuvée mise en bouteilles, on espère tous et toutes une bonne réception par la presse, par les revendeurs spécialisés (libraires et cavistes) et *in fine* par le public. Il y a le temps et la tension de la création, puis le trac et l'adrénaline de la libération, de la mise en circulation... Bref, deux produits frères, l'un liquide, l'autre d'encre et de papier, qui partagent contraintes et espoirs, belles incertitudes de production et de diffusion, et destins communs. Ils avaient totalement vocation à être rapprochés, serrés au sein d'un salon un peu fou et foutraque, mais dont le sens saute souvent aux yeux avertis.

C'est ça Mi-Livre Mi-Raisin, c'est fou et hyper sensé à la fois. C'est peut-être bien le meilleur salon du livre/du vin monde alors ? la somme précise de quelque chose d'incalculable, l'épiphanie inespérée faite salon ? Pour celles et ceux qui l'organisent, c'est certain, comme une révélation. Quant à vous, potentiels exposants, potentiels visiteurs, on espère que vous l'aimerez un peu, beaucoup, passionnément, à la folie.

¹ Le vin originel, tel qu'on le faisait il y a quelque 8 000 millésimes ; c'est en bref un vin sans rien d'ôté ni d'ajouté, un vin « nu ». Concrètement, aujourd'hui, cela désigne un vin artisanal, à minima bio à la vigne, vendangé à la main et à la vinification la moins interventionniste possible, sans technique stérilisante et ni le moindre additif (quoiqu'un très faible ajout de sulfites puisse être toléré, mais le zéro intrant reste bien l'idéal). En somme, un vin sans camisole chimique ni béquilles technologiques qui danse librement !

Si tu viens c'est bien...

Le livre et le vin, vécus comme deux produits (agri)culturels frères, c'est le pari, depuis 5 ans, du salon Mi-livres mi-raisin, dont Le nouvel Attila est un fidèle de la première heure

PAR LEURS FONDATEURS LES ÉDITIONS NOURITURFU

Anne Zuino & Antonin Iommi-Amunategui,
fondateurs du salon Sous les pavés la vigne

Contact librairie : Joanie Soulié, <bonjour@joaniesoulie.fr>
Diffusion : MediaDiffusion Dessin de 4e : Naomi Sierosl